

La mentalité politique à Gourvillette depuis le fin du Second Empire

par † EDMOND AUDOUIN

A Gourvillette, le dimanche a toujours été fêté au moins dans la soirée (plus peut-être qu'aujourd'hui). Après avoir pioché la vigne six jours durant ou fait d'autres travaux, les gens étaient désireux de prendre un moment de repos. Nombreux étaient ceux qui s'assemblaient sur la place pour causer et deviser, souvent faire la critique de certaines mesures envisagées sous l'angle de leur propre intérêt.

Il y avait là des orateurs de tous genres capables d'envoyer une balançoire à leur voisin, lequel ne l'encaissait point sans y répondre et quelquefois crûment, mais jamais cela ne dépassait les paroles. Un auditeur étranger aurait cru, à les voir, que c'étaient des agneaux dépourvus de toute malice. Pourtant, déjà à cette époque, la fureur des partis couvait sous la cendre. Qui se serait douté de cela en les voyant tous, l'été surtout, en bras de chemise, pour bien faire voir qu'ils avaient changé de linge, la plupart étant coiffés, en hiver, jusque sur les oreilles, d'un traditionnel bonnet de laine noire, le pompon en bas ? Quoi donc pouvait les diviser, eux qui causaient sur des choses souvent au-dessus de leur compréhension ? C'était tout bonnement que chacun avait son homme et ce chef de file aurait-il dit les plus grandes absurdités possibles, aux yeux de ses partisans il devait avoir raison. Il faut dire qu'à cette époque deux partis seulement existaient : les cléricaux et les autres.

Donc, vers deux heures de l'après-midi, Monsieur Baron sortait de chez lui, son journal, le *Figaro*, à la main, et pensez bien qu'il était entouré de ses partisans, lesquels ne perdaient pas un mot de la lecture de quelques bribes d'articles que le sus-dit Baron leur faisait. Cette lecture, bien entendu, était suivie de commentaires favorables à l'opinion émise par ce journal, fidèle soutien de l'Église et des curés.

Si ces commentaires débités sans contradicteur faisaient l'affaire des uns, l'autre clan n'avait point l'air de se montrer convaincu, et certains murmuraient par derrière. Bien impa-

tiemment, ce parti opposé attendait la venue d'une autre personne qui ne manquait jamais l'occasion de rompre une lance avec Monsieur Baron. Cet autre orateur se nommait M. Roullin. Quand ses partisans le voyaient arriver tranquillement, son journal dans sa poche, il leur semblait qu'un aide puissant venait les tirer d'embarras en prenant leur cause en mains. En effet la joute oratoire allait commencer.

Ces deux adversaires en politique avaient le même objectif : gagner le plus possible d'électeurs à leur cause et montrer la supériorité de leur parti. En s'abordant, la conversation de ces deux hommes était empreinte de la plus parfaite courtoisie, mais, comme il fallait aller aux faits, toujours il était nécessaire de déplier le journal de l'un et de l'autre et comparer les articles ou citations, lesquels étaient souvent, pour ne pas dire toujours, en contradiction formelle, la feuille de M. Baron étant archi-cléricale et celle de M. Roullin libérale.

Les auditeurs, groupés autour des orateurs, avaient l'air de ne pas perdre un mot de la discussion. Cependant, si les choses traitées étaient au-dessus du degré de compréhension de l'auditoire, il arrivait que le clan qui aurait dû murmurer, applaudissait. Ces messieurs haussaient les épaules en souriant.

Pour être juste, je dois dire que ces deux hommes se quittaient toujours en bons amis et remettaient à huitaine la partie de blague. Monsieur Baron était un esprit cultivé et sincère dans son opinion, sa conversation était prenante, et s'il n'avait pas eu la manie de prononcer si souvent « Voyez comme c'est singulier », on aurait eu plus de plaisir à l'entendre. C'était toujours en langage courtois qu'il discutait. Monsieur Roullin, l'orateur des laïques, était un peu plus mordant dans ses réparties, mais il restait toujours dans les limites de la plus parfaite courtoisie avec son contradicteur.

Chose curieuse, c'étaient les adhérents de Baron qui se montraient les plus méchants et les plus intransigeants, tandis que ceux de Roullin écoutaient en patience, cherchant à tirer profit des questions traitées. Après le départ de ces deux honnêtes hommes, assez tard cependant, les discussions continuaient et prenaient fin quelquefois par des paroles aigres-douces.

A ce moment-là j'étais jeune, je n'avais que quinze ans, et pourtant j'assistais de temps à autre à ces sortes de réunions avec un certain plaisir, ce qui me donna un certain avant-goût de la chose politique.

Un jour de grande discussion que j'étais absent, un russtre (1), aussi entêté dans son parti que repoussant dans ses manières et son maintien, voulut absolument me dire de quelle noble façon M. Roullin avait réduit à néant l'argumentation de M. Baron. Voici d'ailleurs l'exposé de ce qu'il me raconta sans me donner un sujet :

« Sé tu, mon cher, que dimanche au sér, Lexandre Baullin et Barounnet s'en sont dounné à propos dau comte Lemercier. Barounnet disait à l'autre : « Vous savé ben qu'en tel temps Lemercier a fait ça, ça et ça et ça était bon pour nous. — Voici, qu'a répondit l'autre, mais ensuite a-t-y pas fait ça, ça et ça, ce qui est tout le contraire de ce qu'il aurait dû faire pour nous. — Oui, mais après, a-t-y pas dit ça, ça et ça, qu'o décit Barounnet. — O n'était pas la peine, qu'o li répondit l'autre, pusqu'aussitout i z'avait démenti en disant ça, ça et ça. I te promets que Barounnet ne savait pus que dire et i s'est en allé chez li ». On ne jugera cependant pas du niveau moyen des auditeurs d'après cet exemple, qui constituait une exception.

Dans ces réunions répétées les deux partis se consolidaient, aussi fermes l'un que l'autre, en vue des élections futures. On les appela parti des infernaux et parti des bigots. Jusqu'à la formation de ces deux partis, le conseil municipal de la commune était composé des gens les plus en vue de l'endroit, sinon par leur intelligence du moins pour leur mérite et leur position sociale. Les élections se firent dans la suite par listes de partis et depuis 1868 la majorité au conseil a toujours été anti-cléricale. Il semblait que les électeurs se méfiaient du haut clergé et encore plus des curés, car un candidat qui fréquentait les offices était pris en suspicion, et n'avait guère de voix du parti infernal.

Depuis la guerre de 1870-1871, les élections municipales à Gourville ont toujours tourné en faveur des républicains. Il y avait à Gourville, avant 1871, les républicains « de la veille », peu nombreux (deux ou trois), ainsi nommés parce qu'ils n'adoptaient point l'usurpateur Napoléon III. A la chute de celui-ci les autres furent appelés républicains « du lendemain ». M. Roullin était un des républicains de la veille et il eut la satisfaction d'être suivi par la majeure partie de ses concitoyens, aussitôt la proclamation de la République, le 4 septembre 1870.

(1) Nommé Guillot Noël, qui a fait partie du Conseil municipal assez longtemps.

Sous l'administration de Jean Arramy, son prédécesseur, eut lieu le premier banquet du 14 Juillet. Sauf quelques interruptions ce banquet a été continué et est encore de mode. Je m'abstiendrai de narrer tous les incidents survenus à propos de ces réunions où l'on mangeait beaucoup et où quelques assistants buvaient trop. Cette fête du 14 Juillet, qui aurait dû être la fête de tout le monde, n'était pas regardée d'un bon œil par le parti opposé à la république. Elle ne se faisait point de mon temps sans une retraite aux flambeaux précédée de la musique. Pendant le parcours, quelques épigrammes nous étaient jetées aux jambes pour nous railler, nous n'y prêtrions aucune attention, car autrement il aurait fallu échanger de gros mots que chacun aurait regretté le lendemain. Toutes ces manifestations bruyantes constituaient une responsabilité bien lourde pour ceux qui étaient chargés de maintenir l'ordre dans la rue et de prévenir les incidents et chacun sait que, sans cette tolérance, il s'en serait produit plusieurs.

Aujourd'hui, quoique les divergences d'opinions soient encore un sujet de mésentente, on s'est beaucoup assagi à Gourville. La liberté de penser est maintenant respectée et nul n'est mal vu de ses voisins à cause de ses idées. Les gens ont fini par comprendre qu'on ne vit pas de politique et que l'entr'aide mutuelle est la condition première de la tranquillité et de la prospérité. Cela veut-il dire que la sagesse l'emportera ? Il en serait ainsi, sans aucun doute, sans l'ambition des militants de chaque parti, qui n'ont qu'un but, celui de décrocher l'écharpe de député. Comme des comètes, nous les voyons revenir dans nos campagnes à chaque consultation du suffrage universel, réclamer nos suffrages et semer la division parmi nous qui ne demandions qu'à vivre tranquilles dans le travail et dans la paix.

Laissons ces ambitieux plus gourmands d'honneurs que d'honnêteté, laissons-les se dépenser en paroles mielleuses, écoutons-les sans mot dire, et, le jour du scrutin venu, oublions leurs discours et votons pour l'homme de notre choix. Pas un de ces ambitieux, je me le suis fourré dans la tête depuis bien longtemps, ne sera disposé à défendre nos intérêts avant de satisfaire les siens. Quand donc chaque électeur se tiendra-t-il ce raisonnement ? Ce serait pourtant le meilleur moyen de maintenir la concorde parmi nous et de mettre un terme aux discussions oiseuses qui ne peuvent que nous diviser.